Les rois de Perse vus d'Athènes

Dominique Lenfant

▶ **To cite this version:**

Dominique Lenfant. Les rois de Perse vus d'Athènes. 2004. halshs-00001112

HAL Id: halshs-00001112
https://shs.hal.science/halshs-00001112

Preprint submitted on 3 Feb 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES GRANDS HOMMES DES AUTRES
Actes du Xe colloque Poznan-Strasbourg des 4-6 nov. 1998

DOMINIQUE LENFANT
Université Marc Bloch, Strasbourg

Les rois de Perse vus d'Athènes

Si le « grand homme » est avant tout un composé d'histoire et de fiction qui sert les besoins propres d'une collectivité, ne risque-t-il pas de s'évanouir quand on embrasse le point de vue de l'ennemi ? L'exemple des rois de Perse tels que les virent les Athéniens pourrait nous livrer sur ce point une approche éclairante. Mais peut-on, tout d'abord, s'autoriser à considérer les rois de Perse comme des « grands hommes » ? Il semble qu'on y soit fondé dans la mesure où l'on entend embrasser là-dessus le point de vue supposé des sujets de l'Empire. Il est vrai que les sources dont on dispose, le plus souvent officielles, ne laissent guère percevoir le sentiment populaire, mais l'iconographie des sceaux et des palais achéménides témoigne du moins, tout comme les inscriptions royales, de l'héroïsation générale du Roi, à laquelle ses sujets devaient bien être sensibles[1]. Qui plus est, la titulature même du souverain dans ses inscriptions officielles faisait de lui le « Grand Roi »[2]. Et les Grecs eux-mêmes, en reprenant ce titre dans leur langue[3], firent plus que le traduire : ils reconnurent implicitement en lui le détenteur d'une puissance et d'une dignité hors du commun[4].

---

[1] On se reportera à P. Briant, *Histoire de l'Empire perse*, Paris, 1996, notamment au chap. 6 « Représentations royales et idéologie monarchique », pp. 217 *sqq*.

[2] Cf., parmi de nombreux exemples, le début de l'inscription de Darius à Behistoun : « Je suis Darius, le Grand Roi, le Roi des Rois, le Roi de Perse ». Pour les diverses occurrences de l'expression dans les inscriptions royales achéménides, on se reportera à l'index de P. Lecoq, *Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, 1997, s.v. « grand roi » p. 308.

[3] *Les Perses* d'Eschyle donnent, au vers 24, la première attestation en grec de l'expression « le Grand Roi » (*basileus megas*). Cette dernière devient ensuite d'un emploi courant et sans équivoque en dehors même de tout contexte exclusivement perse.

[4] C'est au point même que certains Athéniens contestent, au IV^e^ siècle avant J.-C., les titres du Roi à ce qualificatif traditionnel : Platon, *Lois*, 695e considère que les Rois de Perse ne méritent plus l'appellation de « Grand Roi » depuis Xerxès, qui marque pour lui le début d'une décadence sans rémission (cf. *infra*), alors qu'Isocrate (*Philippe*, 132) conteste ce qualificatif pour l'ensemble des Rois de l'Empire depuis le fondateur Cyrus.

Les Grecs ont manifesté un intérêt remarquable pour l'histoire de l'Empire perse, notamment parce qu'une partie d'entre eux étaient sous sa domination et que d'autres avaient manqué d'y tomber. Dans les récits qu'ils en donnèrent, une large part était faite aux Rois qui se succédaient sur le trône, ce qui n'a rien pour surprendre, puisque la monarchie perse faisait effectivement du souverain le maître des décisions et donc un acteur essentiel de l'histoire et que, d'autre part, ce type de régime était quasiment absent du monde grec classique, volontiers opposé au régime isonomique qui avait cours dans la plupart des cités et transformé en symbole du repoussoir politique.

Parmi les Grecs, plusieurs raisons conduisent à privilégier dans cette étude le point de vue des Athéniens. Il y a d'abord des raisons documentaires : les Athéniens sont les Grecs qui nous ont laissé le plus de textes pour la période contemporaine de l'Empire achéménide, en concurrence toutefois avec les historiens originaires d'Asie Mineure. Mais ces derniers avaient une expérience bien différente de l'Empire perse, du fait même que leur cité d'origine était plus proche de ce dernier et qu'elle était condamnée à subir une tutelle, qu'elle fût perse, athénienne ou lacédémonienne. Ils en tiraient donc un point de vue nécessairement plus complexe que celui des Athéniens[5].

Ces derniers ont également cette particularité historique d'avoir affronté les Perses au début du V^e^ siècle avant J.-C. dans le cadre des deux guerres médiques et, s'ils ne furent pas les seuls à y participer, ils y jouèrent un rôle de premier plan et le souvenir même de ces conflits eut une fonction essentielle dans la mémoire collective de la cité et dans la définition de son identité politique et culturelle[6].

Qui plus est, c'est dans cette même cité que se développa de façon avérée la représentation des Perses comme l'ennemi héréditaire des Grecs, et des Athéniens en particulier.

Enfin, le corpus athénien permet de toucher au plus près les représentations de l'Athénien moyen, si l'on choisit toutefois de privilégier en son sein ce qui était parole publique, propos tenus devant une large audience de citoyens : on songe particulièrement à la tragédie et à la comédie, qui n'étaient pas à Athènes un spectacle d'élite, mais qui étaient jouées lors des grandes fêtes religieuses en l'honneur de Dionysos devant un large public de citoyens issus de tous milieux ; on songe aussi à l'éloquence publique, à tous les discours prononcés tant devant les tribunaux populaires que lors des

---

[5] À première vue, l'analyse d'un point de vue strictement athénien ne va pas sans équivoque, puisque ce dernier résulte aussi de la possible influence d'écrits non athéniens, comme les histoires de l'Empire perse par Hérodote d'Halicarnasse ou Ctésias de Cnide, dont les oeuvres se diffusèrent respectivement à partir du dernier tiers du V^e^ siècle et du début du IV^e^. Hérodote semble aussi avoir donné à Olympie des lectures publiques de passages de son oeuvre (Lucien, *Sur Hérodote*, 1). Mais, sur l'influence qu'exercèrent ces écrits d'historiens à Athènes, l'examen des textes pourrait, comme on verra, réserver quelques surprises.

[6] Cf. N. Loraux, *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris-La Haye, 1981 ; E. Hall, *Inventing the Barbarian. Greek Self-definition through Tragedy*, Oxford, 1989. Si les Grecs d'Ionie avaient également affronté les Perses lors d'une révolte beaucoup plus longue que chacune des guerres médiques (499-494), l'issue fatale de ce conflit ne pouvait lui conférer dans ces cités la même fonction idéologique qu'à Athènes.

funérailles officielles offertes par la cité à ses membres morts au combat. Sans s'interdire des échappées sur les écrits philosophiques de Platon ou de Xénophon, on les considérera d'une manière générale comme plus marginaux, car plus tributaires d'une théorie et moins représentatifs de l'opinion moyenne.

Précisons donc clairement que notre propos n'est pas tant de traiter des rois de Perse tels que l'ensemble des sources nous permettent de les appréhender aujourd'hui[7] que de nous interroger sur la culture de l'Athénien moyen. Si l'appréciation de cette dernière ne peut que s'enrichir d'une confrontation avec les autres données, il faut bien convenir que les sources dont nous disposons en limitent la possibilité et l'intérêt : le seul discours perse que l'on ait conservé sur les rois de l'Empire n'est que l'autoportrait de certains d'entre eux dans leurs inscriptions officielles, qui offre une image hautement stéréotypée et par définition élogieuse et l'iconographie officielle relève du même registre de la célébration. Du reste, il paraît plus pertinent de juger la vision des Athéniens en la confrontant aux données qui leur étaient réellement accessibles, soit aux sources grecques (et notamment ioniennes), et non achéménides.

Les rois tragiques

La représentation des Perses comme ennemi héréditaire des Grecs se développa surtout au IV^e^ siècle avant J.-C., dans le cadre de discours de propagande panhellénique qui invitaient les Grecs des diverses cités à s'unir contre les Perses et dont l'auteur le plus éminent fut sans nul doute le rhéteur Isocrate. Ce thème de l'ennemi héréditaire ne rend pas compte des rapports *réels* entre Athènes et la Perse tout au long de l'époque classique, puisque les affrontements militaires furent relayés, dès le milieu du V^e^ siècle, par des périodes d'indifférence ou, au contraire, de contacts diplomatiques nombreux et parfois suivis d'accords[8]. On ne peut nier toutefois que l'imaginaire de ces rapports fut puissamment marqué par cet événement mémorable que fut le « choc » des guerres médiques. Si le constat en est banal, il ne faut pas oublier que l'invasion des armées perses en Grèce péninsulaire, l'évacuation de leur territoire par les Athéniens dans l'espoir de fuir la mort

---

[7] Pour l'histoire achéménide, on dispose de la somme de P. Briant citée *supra* (n. 1), dont les notes documentaires fournissent une abondante bibliographie, que l'auteur devrait mettre régulièrement à jour dans les suppléments de la revue *Topoi* (le premier « Bulletin d'histoire achéménide » a ainsi paru dans le Supplément 1 de *Topoi*, Lyon, 1997, pp. 5-127). Le volume de P. Lecoq cité *supra* (n. 2) offre une traduction française de toutes les inscriptions achéménides connues.

[8] Cf. M. C. Miller, *Athens and Persia in the fifth century B.C. A Study in cultural receptivity*, Cambridge, 1997, notamment pp. 3-28 et pp. 109 *sqq*. Du reste, Isocrate n'ignore pas toujours ces contacts, du moins dans le *Panathénaïque* (§ 157-158), composé à la fin de sa vie, presque un demi-siècle après le *Panégyrique*. Il est même l'un des rares orateurs à évoquer les rapports entre Grecs et Perses pendant la guerre du Péloponnèse (cf. M. Nouhaud, *L'utilisation de l'histoire par les orateurs attiques*, Paris, 1982, pp. 285-287). Mais il considère ces tractations comme des écarts honteux.

ou l'asservissement (un fait unique dans l'histoire de la cité), le sac de la ville, puis la défaite paradoxale de l'armée ennemie pourtant bien plus nombreuse, de tels événements avaient de quoi laisser leur empreinte dans la mémoire collective.

Aussi trouvèrent-ils une traduction rapide dans l'imaginaire athénien, qui éprouva le besoin d'incarner l'ennemi dans ses grands hommes : le premier témoin en est pour nous la tragédie d'Eschyle, les *Perses*, qui, huit ans après la bataille de Salamine, a pour personnages principaux les deux rois qui avaient successivement décidé ce que nous appelons les deux guerres médiques : Darius et Xerxès.

Le fait que les choix politiques de la Perse soient au sens propre représentés par un homme est évidemment lié à la nature monarchique du régime, qu'Eschyle oppose explicitement au régime athénien[9], et ce n'est certainement pas un hasard si la seule tragédie grecque conservée qui mette en scène de grands personnages historiques, et non purement mythiques, met précisément en scène de grands hommes perses. Notons aussi que cette transformation des deux Rois en personnages de tragédie exclut de les concevoir comme purement méprisables : la tragédie n'est-elle pas peuplée, selon la formule d'Aristote, « d'hommes plus grands que nature »[10] ? *Les Perses* reposent cependant sur le contraste entre les deux figures royales de Darius et de Xerxès. Le premier apparaît comme le roi du bon vieux temps[11], le conquérant raisonnable qui n'a fait que s'inscrire dans la ligne de ses prédécesseurs en limitant ses ambitions de conquête à l'Asie. Xerxès est au contraire celui qui a rompu avec la tradition en se laissant gouverner par son *hybris*, son orgueil démesuré, qui l'a conduit à vouloir étendre sa domination au-delà de l'Asie, sur le continent européen[12]. Le premier a comblé son peuple de gloire, le second l'a couvert de honte[13].

Les deux « grands hommes » sont donc nettement individualisés, tant du point de vue de leur psychologie que du point de vue de leur action. Mais cette individualisation ne va pas sans déformation historique : Darius est qualifié d'invincible (*amachos*)[14], ce

---

[9] À la Reine qui demande « quel chef sert de tête et de maître à l'armée » des Grecs, le coryphée répond que ces derniers « ne sont esclaves ni sujets de personne » (v. 241-2). Et la Reine précise que, si Xerxès échoue, « il n'a point de comptes à rendre au pays (*ouch hypeuthynos polei*), et, pourvu qu'il revienne, il restera toujours maître de cette terre » (v. 213-214), par opposition implicite aux magistrats militaires d'Athènes.

[10] Aristote, *Poétique*, 1448a 17-18.

[11] Voir, en particulier, le chant du choeur aux v. 852-903 (« Ah ! la grande, la belle vie faite à nos bonnes villes, quand le vieux roi, le tout-puissant, le bienfaisant, l'invincible, Darius égal aux dieux, régnait sur cette terre !... »). Cf. v. 645-646, 671, 711.

[12] Le pont de bateaux sur l'Hellespont est une offense au dieu Poséidon (v. 745-750). D'après Darius, Xerxès a voulu dépasser sa condition de mortel, mais sa démesure (*hybris*) a entraîné un juste châtiment (v. 820-823). « Zeus est le vengeur désigné des pensées trop superbes et s'en fait rendre de terribles comptes » (v. 827-8). Il faut, dit Darius, que « Xerxès cesse d'offenser les dieux par une insolente audace (*thrasos*) » (v. 831). La folle audace attribuée à Xerxès est associée tantôt à sa jeunesse (v. 744, 782), tantôt à l'influence de mauvais conseillers (v. 753-8), tantôt à celle d'un dieu perfide (v. 93-94).

[13] Voir, notamment, v. 548 *sqq* et 652. Sur le contraste entre les deux figures et l'idéalisation de Darius, cf. S. Saïd, « Darius et Xerxès dans les *Perses* d'Eschyle », *Ktèma* 6, Strasbourg, 1981, pp. 31-36.

[14] v. 855.

qui suppose de négliger tant son expédition contre les Scythes que la défaite de son armée à Marathon[15], ou du moins d'éviter de suggérer quelque rapport que ce soit entre le Roi et cette bataille[16]. Qui plus est, les deux hommes et leur action sont schématisés, ce qui permet un fort effet de contraste, qui est à la fois séduisant sur le plan littéraire et producteur d'une explication du conflit : la psychologie des grands hommes apparaît ici comme moteur de l'histoire, l'individu Xerxès comme responsable du désastre infligé aux Perses.

L'impact de cette tragédie sur les Athéniens ne doit pas être sous-estimé, dans la mesure où elle fut représentée, comme les autres, devant un large public populaire (tous les citoyens athéniens étant conviés au spectacle), et où la représentation lors du festival de 472 fut suivie d'une publication, puis de reprises[17]. Et, de fait, elle inaugura plusieurs traits perceptibles dans la tradition ultérieure, notamment la tendance à mettre en contraste le comportement de rois successifs et la représentation des Grands Rois des guerres médiques en personnages tragiques, marqués par des traits tels que l'*hybris*, qui caractérise volontiers Xerxès dans l'ensemble des sources[18].

Les Rois des guerres médiques dans les discours publics

Dans les discours publics du IV^e^ siècle, Darius et Xerxès figurent encore parmi les plus souvent cités – ce qui n'est pas pour surprendre, étant donné l'importance du souvenir des guerres médiques et de son exploitation comme thème rassembleur. Dans ces discours, Darius et Xerxès apparaissent essentiellement comme moteurs de l'agression et de la défaite perses.

---

[15] La pièce comporte pourtant plusieurs allusions à la bataille de Marathon, puisqu'il y est dit que l'armée athénienne « a fait beaucoup de mal aux Mèdes » (v. 236), que les Athéniens ont détruit la « nombreuse et magnifique armée » de Darius (v. 244) et qu'il y est question des « innombrables Barbares qu'avait tués déjà Marathon » (v. 475).

[16] S. Saïd, *art. cit.* (*supra* n. 13), p. 35, analyse aussi avec précision le contraste entre le Xerxès d'Eschyle, qui, poussé par son *hybris*, rompt avec les pratiques de ses prédécesseurs raisonnables et le Xerxès d'Hérodote, qui, poussé par la tradition, le *nomos*, s'inscrit dans la continuité de ses prédécesseurs. On s'étonne cependant qu'elle interprète comme une déformation historique le fait que l'inscription de Darius à Behistoun ne fasse pas allusion aux expéditions envoyées contre la Grèce (p. 35) : cette inscription, qui date des années 520-518, est antérieure de plus d'un quart de siècle aux premières tentatives d'agression perse contre les Grecs d'Europe !

[17] Le fait qu'en 405 les *Grenouilles* d'Aristophane puissent évoquer les lamentations du choeur des *Perses* sur Darius mort suggère que les Athéniens d'alors avaient encore quelque connaissance de la pièce (v. 1026-1029).

[18] Outre l'*hybris*, le personnage présente d'autres traits proprement tragiques tels que l'aveuglement, égarement de l'esprit parfois attribué à un dieu (v. 93-94, 98, 724-5). L'influence des schémas tragiques s'est également étendue, au-delà d'Athènes, à l'histoire d'Hérodote (cf. M. Ostwald, « Herodotus and Athens », *Illinois Classical Studies*, 16, 1991, pp. 137-148 ; B. Laurot, « Remarques sur la tragédie de Crésus », *Ktèma* 20, Strasbourg, 1995, pp. 95-103).

Le portrait idéalisé de Darius ne se retrouve guère, après Eschyle, que chez Platon[19], donc dans une littérature marginale et impropre à témoigner de l'opinion moyenne – on y reviendra. La tendance du discours public est plutôt de faire de Darius l'analogue de Xerxès sur un mode mineur. Mais, en fait, les allusions à Darius sont sensiblement plus rares et ne font guère que le désigner comme le responsable de la première invasion perse, sans chercher à le dépeindre davantage : on parle simplement de « l'expédition envoyée par Darius »[20].

Les références à Xerxès prédominent, et cela n'a rien d'étonnant. Cette prépondérance est d'abord liée aux événements historiques, au choc psychologique de la seconde guerre médique, invasion de bien plus grande ampleur que la première, au fait, aussi, que Xerxès soit le seul roi de Perse qui ait jamais foulé le sol de l'Attique : dans son cas, la fonction royale s'est doublée de celle de commandant militaire de l'expédition[21] et ce que nous appelons « la seconde guerre médique » est désigné par les orateurs comme « l'expédition de Xerxès »[22]. La place de choix réservée à ce Roi s'explique, en second lieu, par l'usage idéologique auquel se prêtait la seconde guerre médique dans la propagande panhellénique. Ce n'est pas un hasard si c'est Isocrate qui cite le plus souvent le nom de Xerxès[23] : la seconde guerre médique était le seul conflit à avoir réuni face aux Perses un nombre conséquent de cités[24].

Les Athéniens et Xerxès

Les allusions à Xerxès chez les orateurs permettent d'en brosser le portrait que tout Athénien devait connaître. Xerxès était tout d'abord représenté comme l'Ennemi par excellence des Grecs : c'est contre Xerxès que les Athéniens ont fait la guerre[25], c'est lui qui, dit-on, a suscité chez eux la plus vive haine qu'ils aient jamais vouée à un homme[26]. Il est, avant tout, la personnification de la seconde agression perse.

Quand on en vient à évoquer son *action* en tant que chef de l'expédition contre les Grecs, c'est avant tout pour souligner ses erreurs de jugement et ses tares morales. Il en

---

[19] Cf. *infra*.

[20] Cf. notamment Isocrate, *Panégyrique*, 71 « ceux qui luttèrent contre Darius et Xerxès », 85 : les Athéniens et les Lacédémoniens « montrèrent tout d'abord leur courage lors de l'expédition envoyée par Darius », *Panathénaïque*, 195 : « ceux qui avaient été envoyés par Darius pour ravager la Grèce ».

[21] Le *Panégyrique* d'Isocrate souligne bien cette singularité : aux soldats « envoyés par Darius » (§85) s'oppose « l'expédition que commandait Xerxès en personne » (§88).

[22] Isocrate, *Panathénaïque*, 156 (l'expédition de Xerxès), 161 et 189 (la guerre contre Xerxès), [Démosthène], *Contre Néaira*, 95 (« quand Xerxès marcha contre la Grèce »), Lycurgue, *Contre Léocrate*, 80.

[23] Huit allusions nominales – ce qui, on le verra, est exceptionnel.

[24] Sur la place respective des deux guerres médiques chez les orateurs, cf. M. Nouhaud, *op. cit.* (n. 8), pp. 135-7.

[25] Isocrate, *Panégyrique*, 71, Lycurgue, *Contre Léocrate*, 68.

[26] Isocrate, *Philippe*, 42 : « Qu'est-ce qui peut dépasser la haine qu'eurent les Grecs pour Xerxès ? ».

est ainsi de l'exposé de ses motivations pour entrer en guerre, tel qu'on peut le lire dans l'oraison funèbre attribuée à Lysias :

> À la suite de cet événement [sc. la bataille de Marathon], Xerxès, roi de l'Asie, qui avait méprisé la Grèce, mais qui se voyait déçu dans son espoir et déshonoré par la défaite, inconsolable d'un pareil malheur, irrité contre ceux qui en étaient la cause, n'ayant pas l'expérience de la mauvaise fortune et de ce que peuvent des hommes de cœur, partit dix ans plus tard, après avoir préparé son expédition.[27]

Ce récit n'est pas guidé par des considérations historiques et semble, du reste, faire des erreurs grossières, puisqu'il laisse à penser que Xerxès régnait dès la première guerre médique[28]. Il semble peindre, à travers des actes, le portrait psychologique et moral du personnage, qui n'est que colère, orgueil et aveuglement.

C'est la même perspective qui guide la description des travaux fantastiques que le Roi entreprit pour acheminer ses armées vers la Grèce péninsulaire : Xerxès fit construire un pont de bateaux sur l'Hellespont et fit percer le Mont Athos, il fit donc « naviguer son armée à travers la terre et la fit marcher à travers la mer »[29]. Cette évocation est un lieu commun – Isocrate lui-même le souligne[30]. Elle s'accompagne généralement de jugements de valeur explicites : ces actes manifestent, selon Lysias, le mépris de Xerxès pour la nature, les hommes et les dieux, en d'autres termes son impiété et son despotisme absolus – des traits que l'on prête volontiers à tous les Rois de Perse. Ils témoignent aussi, d'après Isocrate, de l'orgueil démesuré du personnage[31]. Ce caractère est plus spécifique de la figure de Xerxès, dans la tradition inaugurée par Eschyle.

Le portrait de Xerxès chez les orateurs athéniens est donc chargé de jugements de valeur négatifs sur sa psychologie et sa moralité. Mais, en même temps, le but premier de ces discours publics n'est en aucun cas de faire un portrait psychologique de Xerxès pour lui-même. Il est avant tout d'exalter l'héroïsme de ses adversaires et vainqueurs grecs, ou plus spécifiquement athéniens – et d'inviter éventuellement leurs descendants à les égaler. C'est ainsi que l'orateur Démade dépeint Xerxès comme l'ennemi le plus redoutable que l'on puisse imaginer, mais un ennemi que les Athéniens ont pourtant mis en fuite – entendant ainsi prouver que les Athéniens sont en mesure de résister à Alexandre, beaucoup moins dangereux, selon lui, que ne l'était Xerxès[32]. Il importe donc de souligner aussi la force de l'ennemi, et notamment ses effectifs inouïs, qui, en

---

[27] Lysias, *Oraison funèbre*, 27.

[28] Pour la première guerre, Lysias ne nomme pas Darius, mais parle du « roi de l'Asie » ; et dire de Xerxès qu'il « avait méprisé la Grèce », qu'il était déçu, etc., suppose qu'il ait été l'instigateur de ce premier affrontement.

[29] Lysias, *Oraison funèbre*, 29 ; Isocrate, *Panégyrique*, 89.

[30] « ce que tout le monde redit » (*ho pantes thrylousin*), §89. Voir aussi son utilisation par Eschine, *Contre Ctésiphon*, 132, cité *infra*.

[31] § 89-90 (*hyperèphania, mega phronèsanta*).

[32] Démade, fragment 84 : « Xerxès a enchaîné la mer grâce à ses navires et jonché toute la terre de ses troupes, obscurci le ciel de ses armes, rempli la Perse de ses prisonniers de guerre ; et pourtant nous l'avons mis en fuite et nous avons mis le feu à ses navires ». (Pseudo-Callisthène, *Hist. Alex.* II, 2, pp. 66 *sq.* Kroll).

un sens, donnent quelque fondement aux attentes de Xerxès – lequel paraît de ce fait moins aveugle... L'adversaire des Grecs se doit aussi de ne pas faire trop pâle figure.

Pour finir, Xerxès est aussi l'archétype du grand homme marqué par la défaite, le paradigme du grand vaincu – que les Athéniens imaginent parfois de retour dans son royaume. C'était déjà le cas dans la tragédie d'Eschyle, qui se déroule à la cour perse, d'abord dans l'attente du retour de Xerxès, puis à l'arrivée de ce dernier. Mais on retrouve ce scénario dans des textes postérieurs, comme dans une lettre ouverte qu'Isocrate adresse à Philippe de Macédoine en 344 et dans laquelle il représente Xerxès comme « accablé par des défaites et des malheurs d'une ampleur telle qu'à la connaissance de tous nul autre n'en a subi l'équivalent »[33]. Chez Eschyle comme chez Isocrate, l'ampleur de la défaite aux yeux des Perses est peut-être exagérée, mais elle est bien propre à illustrer la portée grandiose de la contre-attaque grecque.

En même temps, cette représentation du grand homme vaincu est mise au service d'une démonstration morale ou politique. De la tragédie d'Eschyle, il ressort que Xerxès n'aurait pas dû rompre avec la tradition perse (qui supposait de limiter ses ambitions à l'Asie). Quant à Isocrate, il tire de l'exemple de Xerxès une leçon de pragmatisme pour Philippe : Xerxès, précise-t-il, a bien été défait, mais il a du moins sauvé sa vie et son pouvoir, parce qu'il ne s'était pas imprudemment exposé sur le champ de bataille, comme vient de le faire Philippe dans sa campagne contre le roi d'Illyrie. Leçon de prudence pour Philippe, qui peut donc, de ce point de vue, prendre modèle sur Xerxès...

Les rois fantômes

À l'inverse des figures de Darius et de Xerxès, l'éloquence publique athénienne ne dit quasiment rien des rois antérieurs, Cyrus ou Cambyse, voire le Mage qui succéda à ce dernier.

A. Prédécesseurs de Darius.

Dans les *Perses*, Eschyle rappelait la série des rois qui avaient précédé Xerxès[34], sages souverains qui, d'après lui, n'avaient pas causé de grands maux à leur pays. Ces rois représentaient un type auquel s'identifiait Darius et sur lequel tranchait Xerxès. Mais, par la suite, les témoins conservés de l'éloquence publique, qui datent du IV^e^ siècle avant J.-C., ne les évoquent quasiment plus. Peut-être ces rois sont-ils trop anciens. Mais c'est aussi qu'ils n'ont pas affronté les Grecs d'Europe et qu'ils sont donc impropres à motiver symboliquement une revanche.

Ce silence général laisse cependant percer quelques exceptions. Cyrus est, dans l'opinion athénienne du IV^e^ siècle, une figure prestigieuse, notamment du fait qu'il a fait passer la domination des Mèdes aux Perses : plusieurs sources témoignent de cette

---

[33] *Lettre* II,7.
[34] v. 759-786.

réputation[35]. Cela explique qu'Isocrate le cite par deux fois en fonction d'exemple historique dans le cadre d'une comparaison, l'une avec Evagoras, l'autre avec Philippe, deux rois dont le rhéteur fait l'éloge.

Le premier exemple intervient dans l'*Evagoras*, éloge posthume du roi de Chypre datant des années 360 : s'il est vrai, dit Isocrate, que Cyrus fit passer la domination des Mèdes aux Perses, Evagoras s'est montré supérieur à lui, puisqu'il n'a usé que de ses propres forces, tant psychiques que physiques, alors que Cyrus avait utilisé l'armée des Perses ; de plus, ce dernier est l'auteur de divers crimes impies, comme d'avoir tué le père de sa mère[36]. Le second exemple se trouve dans le *Philippe*, lettre ouverte qu'Isocrate adresse au roi de Macédoine en 346, pour l'inciter à prendre la tête d'une coalition grecque contre les Perses : Cyrus, dit Isocrate[37], était parti de très bas (il avait été exposé sur un chemin par sa mère et fut élevé par une femme perse). Tout en ayant une origine si pitoyable – et clairement méprisable aux yeux d'Isocrate[38] – il a réussi à devenir le maître de l'Asie. À plus forte raison, poursuit le rhéteur, peut-on attendre une telle réussite de Philippe étant donné sa haute naissance. Il est clair que, si Cyrus apparaît ici comme un grand homme (Isocrate doit bien partir de cette opinion commune), le rhéteur s'attache aussi à le rabaisser.

Or, on est surpris de constater que, pour rabaisser Cyrus, il lui attribue des tares qu'ignorent les autres traditions connues : ni Hérodote ni Ctésias ni Xénophon n'imputent à Cyrus le meurtre du père de sa mère[39] ; aucun des trois historiens n'attribue à Cyrus les origines que dit Isocrate[40]. Malgré la pluralité des versions concernant Cyrus[41], connaissant la propension d'Isocrate à la déformation historique en fonction des besoins immédiats de la démonstration, on ne peut guère douter que ces détails

---

[35] Isocrate, *Evagoras*, 37-38 (« Des noms de l'époque postérieure, peut-être même de tous les noms, *la plupart des gens* admirent surtout Cyrus, qui arracha la puissance des Mèdes pour la donner aux Perses »), Platon, *Lettre* 311a et 320d (Cyrus *couramment cité* comme homme supérieur).

[36] *Evagoras*, 37-38.

[37] *Philippe*, 66.

[38] La chose ressort clairement du §132 où la basse origine de Cyrus est présentée comme un démenti flagrant de l'appellation de « Grand Roi ». Le motif de l'enfant exposé apparaît dans la légende de nombreux fondateurs (Sargon, Moïse, Romulus et Rémus, etc.), dans lesquels il n'est pas toujours dévalorisant, mais il est clair qu'Isocrate l'interprète, quant à lui, comme une tare.

[39] Chez Ctésias F9 §6, Astuïgas (Astyage), père d'Amytis, laquelle est devenue, à l'avènement de Cyrus, « sa mère et sa femme » (§2), est effectivement tué, mais contre la volonté de Cyrus.

[40] Du moins pas exactement : il est vrai que, dans celle que rapporte Hérodote (I, 108-113), Cyrus est arraché à sa mère, qu'il échappe de justesse à l'exposition et qu'il est élevé par une autre femme, mais il n'en est pas moins de haute naissance (fils d'un noble perse) ; dans la version dont on trouve l'écho chez Ctésias (F9 §1 et *apud* Nicolas de Damas *FGrHist* 90F66 §3), Cyrus est de basse extraction, mais il n'est pas exposé. Quant à Xénophon, il présente Cyrus comme le fils du roi des Perses Cambyse, banalement élevé dans sa royale famille (*Cyropédie* I,2,1). Il est en cela le plus proche de la version officielle dont témoigne le *Cylindre de Cyrus* (cf. traduction française par W. Eilers, « Le texte cunéiforme du cylindre de Cyrus », *Acta Iranica*, 1ère série, II, 1974, pp. 25-34).

[41] Cf. Hérodote I, 95.

soient de son invention. Déprécier Cyrus lui permet de mettre en valeur le second élément de la comparaison, Evagoras ou Philippe, tout comme d'entretenir le mépris à l'encontre des Perses : Isocrate est manifestement irrité par le prestige dont jouit Cyrus parmi ses concitoyens.

On relève enfin une exception plus remarquable à cet effacement des prédécesseurs de Darius : il s'agit d'un passage du *Ménexène* de Platon (239d-e), qui cite, avant Darius, les deux grands conquérants perses, Cyrus et son fils[42].

> Le premier, Cyrus, après avoir affranchi les Perses, avait dans sa superbe asservi à la fois ses propres concitoyens et leurs maîtres, les Mèdes, et mis sous son autorité le reste de l'Asie jusqu'à l'Égypte ; son fils avait mis sous la sienne l'Égypte et la Libye aussi loin qu'il pouvait les envahir ; le troisième, Darius, étendit sur terre jusqu'aux Scythes les bornes de son empire ; ses vaisseaux le rendaient maître de la mer et des îles, si bien que nul n'osait lui tenir tête.

C'est un lieu commun que cette force irrésistible des Perses dont l'élan de conquête semblait ne pouvoir être arrêté. Il met en valeur l'exploit héroïque des Grecs, et plus particulièrement des Athéniens, qui ont su mettre un terme à cette avancée. Cela dit, le *Ménéxène* ne cite pas une véritable oraison funèbre, ce n'est pas un témoin de l'éloquence publique athénienne, mais du Platon, qui connaît son Hérodote mieux que les orateurs : toutes les étapes évoquées suivent le récit de l'historien[43]. Qui plus est, le philosophe s'adonne ici au pastiche et force le trait en donnant plus de détails que l'oraison funèbre ordinaire[44] : cette dernière ne paraît pas remonter d'habitude plus haut que Darius, le roi de la première guerre médique.

Les prédécesseurs de Darius sont donc pour ainsi dire absents de l'éloquence publique, ce qui se comprend aisément si l'on y voit le reflet de leur absence de contacts avec les Grecs d'Europe. Mais, de ce point de vue, il est plus surprenant de constater la rareté des allusions aux successeurs de Xerxès.

B. Successeurs de Xerxès.

Il est vrai que, dans les décennies qui suivent le règne de Xerxès, les affrontements entre Perses et Athéniens demeurent sporadiques, et l'on pourrait déduire du silence sur les successeurs de Xerxès que la mention des Rois est relative à leur implication dans des événements fondamentaux pour les Athéniens. Pourtant, à la fin du V^e^ siècle, à partir des années 412, l'intervention des Perses dans le monde grec devient déterminante : dans la guerre qu'ils se livrent, Athéniens et Lacédémoniens se disputent l'appui perse, et c'est à son obtention que Sparte doit sa victoire face à sa rivale en 404. Et, dans les années suivantes, le Roi de Perse Artaxerxès II apporte alternativement son

---

[42] Le nom de Cambyse n'est pas cité. Les mentions de son nom sont rarissimes dans le corpus athénien d'époque classique. Le personnage est parfois désigné comme le fils de Cyrus, comme ici ou dans la *Cyropédie* de Xénophon (VIII, 8).

[43] Cf. sur Cyrus, Hérodote I, 127, I, 75-83, 162-200 ; sur Cambyse, III, 1-13 ; sur Darius, III, 144, 151-159, IV. Sur la culture historique des orateurs, cf. M. Nouhaud, *op. cit.* (n. 8), pp. 112 *sqq*.

[44] Cf. M. Nouhaud, p. 180 : « il renchérit sur l'amplification de tel de ses prédécesseurs en donnant plus de détails historiques concrets ».

soutien diplomatique et financier à l'une ou à l'autre cité. C'est le soutien perse qui permet ainsi aux Athéniens de reconstruire leurs Longs Murs et leur flotte en 394. Durant ces décennies se succèdent sur le trône de Perse Darius II et Artaxerxès II, mais les Grecs sont souvent en contact avec les satrapes d'Asie Mineure comme Cyrus le Jeune ou Tissapherne. On pourrait s'attendre que les orateurs mentionnent ces satrapes, mais ils sont quasiment absents du discours public athénien[45].

En fait, les orateurs sont souvent discrets sur ces interventions perses et sur ces tractations, qui s'insèrent mal dans leur argumentation et qui pourraient nuire à leur fréquente volonté d'exalter la politique athénienne. Isocrate, l'un des rares à évoquer parfois ces relations, parle simplement du « Roi »[46].

Les rois anonymes

L'un des traits marquants des diverses allusions aux rois de Perse postérieurs à Xerxès est leur absence d'identité nominale. Dans la littérature publique athénienne, on ne trouve quasiment aucune mention des noms de règne des divers successeurs de Xerxès. En 425, dans les *Acharniens*, Aristophane met en scène une ambassade athénienne qui prétend revenir de la cour perse, proposant sans doute ainsi l'écho parodique de tentatives de négociations contemporaines[47]. Il n'y est question que du Grand Roi, et jamais n'est mentionné le nom d'Artaxerxès. De même, quand Isocrate évoque l'expédition des Dix Mille, il parle du Roi sans autre précision[48]. En fait, c'est un phénomène général dans l'éloquence publique du IV^{e} siècle : il n'y est question que du « Roi » ou du « Grand Roi ». Comment expliquer cet anonymat ?

La première raison possible est que les Athéniens ignoraient chaque fois l'identité précise du Roi, et elle n'a rien d'invraisemblable. En effet, ils semblent n'avoir guère connu la fin et la succession de Xerxès. Evoquant ce dernier à son retour de Grèce, Isocrate dit qu' « il maintint son pouvoir royal, le transmit à ses enfants et gouverna de telle façon l'Asie qu'elle n'est pas moins redoutable pour les Grecs qu'auparavant »[49]. Une telle présentation ne permet pas de soupçonner que Xerxès fut assassiné (en 465) et que le fils qui lui succéda fut à son tour tué dès qu'il fut sur le trône[50]. Certes, mentionner ces faits brouillerait la démonstration d'Isocrate, qui vise à inciter Philippe à la prudence, en lui montrant qu'il est essentiel pour le souverain de survivre à la bataille. Mais le fait qu'il puisse se permettre une telle distorsion suppose un public peu

---

[45] On ne trouve guère que des allusions lapidaires à Tissapherne chez Isocrate.
[46] Isocrate, *Panathénaïque*, 157-158.
[47] *Acharniens* 61-124. Cf. M. C. Miller, *op. cit.* (n. 8), pp. 109 *sqq.*
[48] *Panégyrique* 145, 147, 149 ; *Philippe* 90-92.
[49] Dans la *Lettre* II,7 déjà citée, qui date de 344 avant J.-C.
[50] Ctésias F13 §33.

averti de la succession de Xerxès. Il est vrai qu'Isocrate pratique avec une telle allégresse la déformation historique grossière qu'on hésitera à appuyer sur ses seuls propos une démonstration portant sur l'opinion athénienne moyenne.

Mais d'autres indices suggèrent aussi l'ignorance des Athéniens quant à l'identité précise des rois récents ou contemporains. L'anonymat du « Grand Roi » s'observe dans les rares allusions que font les orateurs aux relations entre Grecs et Perses pendant la guerre du Péloponnèse[51], et tout autant, on va le voir, dans les références aux rois contemporains du IV^e^ siècle, de l'Artaxerxès II auquel son frère Cyrus a disputé le pouvoir au Darius III attaqué par les armées d'Alexandre.

Il n'est pas douteux que les Athéniens, les orateurs comme leur public, ne connaissaient guère les récits des historiens, pas même ceux de leurs concitoyens Thucydide ou Xénophon, qui savaient citer si nécessaire les noms d'Artaxerxès ou de Darius (II)[52]. Outre les récits d'historiens, une autre source pouvait en théorie informer les Athéniens sur le Roi contemporain : il s'agit des ambassadeurs qui se rendaient à la cour perse lors des différentes négociations avec le Roi (au moins une fois par génération)[53]. À leur retour, ils venaient rendre leurs comptes devant l'Assemblée et, par la suite, ils n'étaient, semble-t-il, pas avares de récits à l'adresse de leurs concitoyens. Mais cette source d'information ne doit pas être surestimée : la rencontre avec le Roi, quand elle avait lieu, ne pouvait qu'être rapide. De plus, les ambassadeurs étaient réputés pour leurs fanfaronnades et semblent avoir fait de leurs voyages des récits fantaisistes et peu éclairants[54]. Les Athéniens devaient donc être effectivement peu informés.

Néanmoins, les orateurs ont un second motif pour parler du « Roi », plutôt que de citer son nom de règne : c'est l'efficacité rhétorique et symbolique que permet cette formule. En effet, parler du « Roi », c'est, tout d'abord, mettre l'accent sur un *archétype politique et moral*[55]. Sur le plan politique, le Roi est le Despote par excellence en son propre pays ; c'est aussi celui qui opprime les peuples de son Empire[56] ; c'est enfin l'impérialiste qui a voulu asservir l'Europe[57] ou qui a fait reconnaître sa domination sur

---

[51] M. Nouhaud en relève trois (pp. 285-287). Cf. *Ménexène* 243b, Andocide, *Sur la paix* 29.

[52] Thucydide cite le nom d'Artaxerxès (I 104, I 137, IV 50) et celui de Darius [II] (VIII 5, VIII 37, VIII 58 [les deux dernières occurrences figurent dans le texte d'un traité]). Xénophon cite le nom de Darius [II] (*Helléniques* I,2,19 et II,1,8-9, *Anabase* I,1) et d'Artaxerxès II (*Helléniques* V,1,31 [dans le texte d'un traité], *Anabase* I,1). À vrai dire, ces citations sont elles-mêmes peu nombreuses et les deux historiens font des efforts sensibles pour situer le roi nommé dans la généalogie de la famille perse (Thc I 137 et IV 50 « Artaxerxès, *fils de Xerxès* », VIII 5,4 « Darius, *fils d'Artaxerxès* », Xén. *Anabase* I,1) – ce qui, tout en se conformant à l'usage grec des patronymes, tend à confirmer l'ignorance supposée de leurs lecteurs.

[53] Cf. M. C. Miller, *op. cit.* (n. 8), qui montre qu'au moins une ambassade par génération fit le voyage de Suse au V^e^ siècle (pp. 109-111). Cette estimation minimale ne peut qu'être augmentée pour le IVe siècle.

[54] Cf., outre la scène des *Acharniens* citée n. 47, M. C. Miller, *op. cit.* (n. 8), pp. 125-130.

[55] Cf. C. Tuplin, *Achaemenid Studies* (*Historia Einzelschriften* 99), Stuttgart, 1996, pp. 160 *sq.*

[56] Isocrate, *Panégyrique* 166.

[57] Lysias, *Oraison funèbre* 21 désigne ainsi Darius (à moins qu'il ne s'agisse, dans son esprit, de Xerxès. Cf. *supra*) comme « Roi *de l'Asie* » , pour mieux souligner l'ambition de ce dernier « d'asservir *l'Europe* ».

les cités grecques d'Asie au début du IV^e siècle (par la paix d'Antalcidas de 386, dite aussi la « Paix du Roi »). Sur le plan moral, il incarne l'orgueil et l'arrogance (*hybris*)[58], la duplicité[59], la passion du luxe[60] et l'impiété. Chaque Roi ne fait donc qu'incarner un archétype. Le seul terme qui le désigne suffit à évoquer l'ensemble de ces traits négatifs, et donc à attiser le mépris ou la haine, à légitimer l'hostilité à son égard.

Cet anonymat du Grand Roi exerce encore une autre fonction. Il facilite le développement de l'*objectif de revanche* : le Grand Roi nous a agressés ? Vengeons-nous du Grand Roi ! Le thème de l'ennemi héréditaire s'exprime mieux si l'on parle de Grand Roi sans plus de précision pour l'individualiser. Ainsi, l'oraison funèbre que Platon prétend citer dans le *Ménexène* affirme que les « autres Grecs » (que les Athéniens) « osèrent négocier avec leur pire ennemi, le Grand Roi ; celui qu'ils avaient chassé en commun avec nous, par une démarche séparée, ils le ramenèrent, lui, Barbare, contre des Grecs » (243b). Le Grand Roi n'est ici que le symbole de la puissance ennemie et il n'importe en rien que le Roi « chassé » ait été Xerxès et que le Roi « ramené » ait été Darius II.

Cette appellation générale de « Grand Roi » permet ainsi d'opérer des glissements, comme dans ce passage du *Panathénaïque* (§157-8), où Isocrate entend souligner l'aberration de la conduite d'Athènes et de Sparte :

> *avec ce roi* qui avait déclenché la guerre contre les deux cités dans l'intention de les détruire et qui voulait d'autre part asservir les Grecs, avec *un tel roi* qu'elles pouvaient pourtant vaincre aisément et sur terre et sur mer, elles conclurent une paix perpétuelle comme s'il *fût devenu* leur bienfaiteur.

Or le Grand Roi désigne Xerxès dans la première partie de la phrase, Artaxerxès II dans la seconde[61]. Les confondre en un même terme permet de mieux suggérer l'inconséquence des cités grecques dans leur politique vis-à-vis de la Perse.

Ainsi, le Roi de Perse perd généralement son identité sous l'appellation de « Roi », « Grand Roi », « Roi des Perses », voire sous celle de « Barbare ». Cette unité est au

---

[58] Isocrate, *Panathénaïque* ; 160, Eschine, *Contre Ctésiphon*, 238.

[59] Cf. C. Tuplin, *op. cit.* (n. 55), p. 160 n. 69.

[60] *Ibid.*, pp. 161-162.

[61] On observe le même type de glissement dans le *Panathénaïque* (§104), où l'on passe de Darius II à Artaxerxès II : les Lacédémoniens « manifestèrent si bien leur reconnaissance au Roi [pour son aide contre Athènes dans la guerre du Péloponnèse] qu'ils persuadèrent son frère Cyrus, plus jeune que lui, de lui disputer le trône ». L'exemple le plus frappant par l'écart chronologique qui sépare les deux rois rhétoriquement confondus est fourni par Eschine, dans un passage du *Contre Ctésiphon* (§ 132) prononcé en 330, alors que, croit-il, Darius III est en train de fuir devant l'armée d'Alexandre. Il s'agit ici d'illustrer les retours de fortune : « Le roi des Perses, celui qui ouvrit un passage dans l'Athos, qui enchaîna l'Hellespont, qui demandait aux Hellènes la terre et l'eau [c'est-à-dire Xerxès], qui, dans ses lettres, osait dire qu'il était le maître de tout l'univers du levant jusqu'au couchant, eh bien ! *ce roi*, aujourd'hui [il s'agit de Darius III], loin de combattre pour dominer les autres, ne lutte-t-il pas désormais pour son propre salut ? ». De Xerxès à Darius III s'opère ainsi un bond de cent cinquante ans. Sur cette tendance, cf. C. Tuplin, *op. cit.* (n. 55), p. 154.

service d'une démonstration, d'une légitimation : elle suggère la permanence d'un ennemi identique. Le Roi est toujours le même, c'est l'Ennemi. L'individualité n'importe pas : seule compte la fonction[62].

Individualisation et décadence

Néanmoins, un autre aspect de la démonstration panhellénique conduit parfois à la démarche inverse, qui consiste à individualiser et à distinguer des Rois de Perse successifs : c'est quand le propos vise à persuader l'auditoire de la facilité d'un combat contre les Perses, qui doivent donc faire figure de proie facile. Pour cela, il convient de représenter le Roi contemporain comme décadent.

C'est une tendance très ancienne, et paradoxalement quasi originelle, puisque, dans les Perses déjà, la conduite de « jeune fou » attribuée à Xerxès était, comme on l'a vu, opposée à la grande sagesse de ses prédécesseurs (v. 759-786). Mais, Xerxès étant encore en vie à l'époque de cette tragédie, Eschyle n'avait pas à concevoir son comportement comme le début d'une longue décadence. De plus, cette opposition avait chez lui une fonction explicative : si l'élan impérialiste des Perses avait subi en Grèce un coup d'arrêt, c'était non seulement grâce à l'héroïsme des Grecs, mais parce que le Roi de Perse avait fait une erreur et une faute que n'avaient pas commises ses prédécesseurs.

Dans le discours panhellénique du IV^e^ siècle, l'opposition du nouveau Roi à l'ancien exerce, au contraire, une fonction pratique d'encouragement à l'agression, qu'elle suggère facile. Ainsi, dans le *Philippe*, Isocrate oppose Artaxerxès II à Artaxerxès III, le puissant Roi qui a précédé au Roi régnant dont il cherche à prouver la faiblesse[63]. S'il ne les nomme pas, il les individualise par les actions ou inactions respectives qu'il leur attribue : au premier, il attribue, par exemple, la victoire sur Athènes (dans la guerre du Péloponnèse, qui date en fait du règne de son prédécesseur Darius II), celle sur Sparte (bataille de Cnide) et le traité de 386 lui reconnaissant la domination sur l'Asie ; le second est, au contraire, caractérisé par son inaction, ses échecs et son absence de tout contrôle[64].

L'idée que le Roi contemporain est décadent paraît rejoindre les tableaux généraux de la décadence des rois de Perse tels qu'ils se déploient dans la théorie politique du

---

[62] C'est au point que le glissement d'un Roi à l'autre, dont on a vu qu'il semblait favorisé par l'appellation générale de « Grand Roi », s'observe même parfois avec un Roi nommément identifié. C'est ainsi que, dans le *Philippe* (§ 42), Isocrate passe sans le dire de Xerxès à Artaxerxès II (le Roi de la « Paix du Roi » de 386, d'un siècle postérieur au précédent) : « Qu'est-ce qui peut dépasser la haine que les Grecs eurent pour Xerxès ? Cependant, c'est son amitié que les Lacédémoniens et nous, nous avons préférée à celle des peuples qui nous avaient aidés à acquérir notre puissance ».

[63] *Philippe* 99 *sq.*

[64] Cf. *ibid.* 137 « celui que tu combattras se trouve détesté et méprisé de tous comme ne l'a jamais été aucun roi ».

IV[e] siècle, chez Platon et Xénophon[65]. L'auteur des *Lois*[66] présente ainsi Cyrus comme un monarque modéré, ouvert aux conseils, assurant le « juste milieu entre servitude et liberté » (694a), bon général et bon patriote, alors que, sous son fils Cambyse, « les choses se sont complètement gâtées » (684c) : éduqué par des femmes, dans le luxe et la mollesse, Cambyse a sombré dans l'immoralité et dans la démence jusqu'à perdre le pouvoir, aboutissant à un échec à la fois moral, intellectuel et politique (695b). D'après le philosophe, ce mouvement d'alternance entre une bonne et une mauvaise monarchie[67] s'est reproduit avec Darius et Xerxès, le premier ayant donné des lois aux Perses, tandis que le second suivait les traces de Cambyse. Mais, à partir de Xerxès, il n'y a plus, selon lui, aucun redressement : c'est un mouvement continu de dégradation[68]. Platon duplique ici le contraste créé par Eschyle, puisqu'à l'opposition entre Darius et Xerxès s'ajoute l'antithèse entre Cyrus et Cambyse[69], et il fait suivre cette double séquence d'une longue période de décadence sans rémission. Quant à Xénophon, la décadence des Rois remonterait, à l'en croire, plus loin encore dans le temps, aux successeurs directs de Cyrus[70]. La décadence des Rois de Perse aurait commencé presque dès le début ! [71].

En fait, chez Platon comme chez Xénophon, ces figures de rois ne visent ni à expliquer la défaite des *Perses* dans la seconde guerre médique (comme c'était le cas dans les Perses) ni à motiver une agression (comme chez Isocrate), mais à illustrer une théorie politique générale en fonction de laquelle elles ont été modelées. C'est ainsi que, dans les *Lois*, le philosophe en quête des principes qui doivent inspirer la bonne organisation politique présente le régime perse comme l'illustration du principe monarchique, le régime athénien comme celle du principe de la liberté (693e). À ses yeux, ces deux principes étaient autrefois observés dans une juste mesure, ce qu'ils ne sont plus aujourd'hui. Cyrus, puis Darius viennent incarner l'époque de la juste mesure. Mais, avec Xerxès, le principe de liberté est oublié au profit du despotisme absolu (697c).

Dans ce cadre, Cambyse et Xerxès sont aussi appelés à incarner les produits d'une mauvaise éducation, une éducation assurée par les femmes et les eunuques qui, en

---

[65] Sur l'influence durable de cette vision sur l'historiographie de l'Empire perse, cf. P. Briant, « Histoire et idéologie. Les Grecs et la "décadence perse" », *Mélanges P. Lévêque*, t. 2, Besançon, 1989, pp. 33-47.

[66] *Lois* 693d-698a.

[67] Cf. E. Lévy, « Platon et le mirage perse: Platon *misobarbaros* ? », dans P. Carlier (éd.), *Le IV[e] siècle av. J.-C. Approches historiographiques*, Nancy, 1996, pp. 341-344.

[68] 697c (*epi eti cheirous autous gegonotas*).

[69] Cette mise en avant de Cyrus et de Darius est l'écho d'une réalité historique, que Platon perçut sans doute à travers la lecture d'Hérodote.

[70] À Cyrus, qui est comme un père pour ses sujets, s'opposent ses fils, qui entrent d'emblée en discorde : « à peine Cyrus eut-il fermé les yeux que la discorde divisa ses fils et que les cités et les nations firent défection, et ce fut une décadence générale (*panta d'epi to cheiron etreponto*) » (*Cyropédie* VIII,8,2). Dans la suite du texte, un degré de décadence supplémentaire est lié au nom d'Artaxerxès (Ier ou II ?), que son penchant pour le vin conduit à éloigner les Perses de la noble et virile pratique de la chasse (VIII,8,12).

[71] Cf. *supra* (n. 65).

gâtant les enfants, leur inculquent le goût du luxe et l'absence de discipline[72] – une éducation manifestement imaginée comme l'image inversée de l'éducation spartiate qui, faite d'austérité et assurée par la communauté des citoyens mâles, est la formation par excellence à la discipline. Dans le cadre de cet exposé précis, l'image des fils rejaillit sur celle des pères, Cyrus et Darius, qui se trouvent textuellement accusés par Platon d'avoir mal éduqué leurs fils. Le philosophe n'évoque donc les Rois de Perse que comme des exemples de mauvaise organisation politique ou de mauvaise éducation.

Quant à Xénophon, ayant choisi de faire de Cyrus le commandant idéal[73], il l'imagine logiquement selon ses voeux. Et faire commencer la décadence juste après lui permet de le grandir encore en l'isolant dans sa singularité. Au total, le schéma de la dégénérescence est une constante de la pensée politique athénienne du IV^{e} siècle, qu'il s'agisse de la Perse, d'Athènes, de Sparte ou des constitutions en général. Les rois de l'Empire perse sont donc tout simplement aspirés dans ces schémas d'interprétation généraux – en sorte que, même sortis de l'anonymat, ils n'échappent pas au stéréotype.

***

Les Athéniens de l'époque classique ne nous ont donc pas laissé de portrait de « grand homme » perse. Ce qui s'approche le plus de la biographie d'un roi perse n'est pas la *Cyropédie*, mais la vie d'*Artaxerxès* (II) de Plutarque, très postérieure à la période classique contemporaine de l'Empire perse. Il est vrai qu'entre cette époque et Plutarque la biographie a pris le temps de naître. Mais il n'en demeure pas moins que l'auteur a utilisé des sources d'époque et que ces sources ne sont pas athéniennes, mais ioniennes : il s'agit d'historiens de l'Empire perse qui, comme Ctésias de Cnide ou Deinon de Colophon, étaient originaires de ces cités côtières situées au croisement des deux mondes égéen et asiatique, et pour qui les Perses et parfois même leur Roi étaient des réalités beaucoup plus tangibles et moins symboliques que pour les Athéniens et autres Grecs du continent européen (Ctésias avait vécu dix-sept ans à la cour perse, comme médecin du Roi Darius II, puis d'Artaxerxès II), des hommes qui eurent accès à diverses traditions orales qui circulaient au sein de l'Empire[74].

---

[72] 694c-696a.

[73] Cf. *Cyropédie* I,1. Sur les objectifs (discutés) de Xénophon dans la *Cyropédie*, cf. B. Sue, *The Cyropaedia. Xenophon's aims and methods*, Aarhus University Press, 1989, notamment pp. 22-26. Sur Xénophon et la Perse, cf. C. Tuplin, « Persian decor in Cyropaedia », *Achaemenid History* V, 1990, pp. 17-29 et « Xenophon, Sparta and the *Cyropaedia* » dans A. Powell-S. Hodkinson (edd.), *The Shadow of Sparta*, Londres-New York, pp. 127-182.

[74] Sur ces diverses traditions orales concernant notamment Cyrus ou Cambyse, cf. D. Lenfant, « Ctésias et Hérodote ou les réécritures de l'histoire dans la Perse achéménide », *Revue des Études Grecques*, 109, Paris, 1996, en particulier pp. 357-380.

Vu d'Athènes, le roi de Perse reste le plus souvent un symbole, celui de la puissance ennemie ; l'anonymat dont on se contente fréquemment à son sujet reflète peut-être une ignorance ou, plus vraisemblablement, une indifférence vis-à-vis de son identité propre, mais il a aussi une fonction pratique : il sert à confondre les différents rois dans un type, celui du despote et celui de l'ennemi. Et même quand il s'individualise, le Grand Roi demeure réduit à un stéréotype : Cyrus est l'artisan d'une ascension fantastique, la sienne et celle de son peuple, Xerxès le despote orgueilleux et redoutable qui prétendit asservir les Athéniens.

La réduction du monarque perse à de telles caricatures laisse perplexe. Elle s'explique certes par l'intention qui anime chacun des orateurs lorsqu'il fait référence au Roi : ce dernier n'est qu'un exemple dans une démonstration, un élément de comparaison, ou il est tour à tour présenté, selon l'objectif visé, comme une cible facile ou un adversaire redoutable. Tout cela relève d'un usage rhétorique des références à l'histoire.

Il n'en demeure pas moins que cela témoigne aussi d'un manque d'intérêt athénien pour l'histoire en tant que telle et d'une coupure, me semble-t-il trop négligée, entre la culture ionienne et la culture athénienne[75]. On suppose trop volontiers que la littérature grecque forme un *continuum*, où chacun, auteur ou lecteur, connaît ce qui l'a précédé. Mais, de toute évidence, les récits d'Hérodote ou de Ctésias ne sont guère connus dans l'Athènes du IV^e^ siècle[76] et, sans même parler des sources achéménides dont nous disposons, nous connaissons mieux les « grands hommes » de l'Empire perse que ne faisaient les Athéniens.

---

[75] C. Tuplin, *op. cit.* (n. 55), p. 165 souligne également la singularité de l'image de la Perse dans la littérature athénienne, opposant cette dernière à l'historiographie ionienne, qui, dans sa peinture des Perses, attribue aux femmes un rôle de premier plan et privilégie les évocations de tortures et de luxe excessif. Néanmoins, une telle opposition néglige peut-être trop le cas de Xénophon (notamment *Cyropédie* VIII,8 et *Agésilas*).

[76] Après s'être interrogé sur la culture historique du public des orateurs attiques, M. Nouhaud conclut : « il semble bien que tous les Athéniens connaissaient essentiellement l'histoire par ce que leur en apprenaient les orateurs eux-mêmes » (p. 110). Quant à ces derniers, « c'est avec une extrême liberté qu'ils se documentent (ou ne se documentent pas) » (p. 130). Cf. *op. cit.* (n. 8), pp. 106-131. Sur le public des historiens, on ne dispose que de maigres sources. A. Momigliano n'a fait que poser des questions en suggérant des pistes de recherche (« The Historians of the Classical World and their Audiences », *Annali della Scuola Normale di Pisa*, série III, vol. VIII, 1, 1978, pp. 59-75 [trad. française dans *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, 1983]). On se reportera à J. Malitz, « Das Interesse an der Geschichte. Die griechischen Historiker und ihr Publikum », dans H. Verdin-G. Schepens-E. de Keyser (edd.), *Purposes of History. Studies in Greek Historiography from the 4th to the 2nd Centuries B. C*, Louvain, 1990, pp. 323-349, qui souligne que l'histoire n'était pas, dans l'Antiquité, une discipline d'enseignement, mais qu'elle fournissait tout au plus des exemples à l'enseignement rhétorique, et que, de plus, l'accès aux livres ne devait pas être aisé, mais que, malgré ces handicaps, force est de constater que le développement d'une historiographie complexe et subtile suppose dès le V^e^ siècle avant J.-C. un public (de lecteurs et d'auditeurs) dont les sources ne rendent guère compte.